



Depuis qu'Otar est parti

A

de Julie Bertucelli

Fiche technique

France/Belgique - 2003 -
1h42

Réalisatrice :
Julie Bertucelli

Scénario :
**Julie Bertucelli et
Bernard Renucci**

Adaptation :
Roger Bohbot

Image :
Christophe Pollock

Montage :
Emmanuelle Castro

Interprètes :
Esther Gorintin
(Eka)
Nino Khomassouridze
(Marina)
Dinara Droukarova
(Ada)
Temour Kalandadze
(Tenguiz)
Roussoudan Bolkvadze
(Roussiko)
Sacha Sarichvili
(Alexi)
Douta Skhirtladze
(Niko)



Résumé

A travers l'histoire d'un mensonge d'amour, le portrait délicat de trois femmes de générations différentes dans la Géorgie d'aujourd'hui.

Critique

(...) Otar, c'est le grand absent du film. On ne sait presque rien de lui, et pourtant, sa présence hante chaque séquence. Il est de toute évidence le fils préféré, cela se lit dans le regard pétillant d'Eka à chaque appel qu'elle reçoit, à chaque fois qu'une nouvelle lettre lui parvient, qu'elle s'empresse de se faire lire par Ada, avec cet accent presque sensuel qui donne vie aux mots de son cher Otar. Alors évidemment, lorsque le drame survient, il laisse la mère et la fille effondrées, abasourdiées, soudain sans courage,

mettant leur fragilité à nu. Comment annoncer à Eka la mort d'Otar ? Les deux femmes, par bienveillance ou par lâcheté, vont préférer ne rien dire et s'enfermer dans un mensonge échappatoire.

Julie Bertucelli, dont c'est le premier film de fiction (elle s'était jusqu'alors illustrée dans le documentaire) a ébloui le jury de la Semaine de la Critique (...) et pour cause. Elle esquisse trois magnifiques portraits de femmes, trois générations en miroir, qui au fond, se ressemblent jusque dans leurs différences. La grand-mère, celle qui n'a plus rien à perdre et s'accroche à la vie comme ces petits bouts de tissus suspendus aux branches de «l'arbre à vœux». La mère, femme sacrifiée, belle encore, mais qui sait déjà qu'elle est passée à côté de son bonheur. Et la fille, en pleine éclosion, qui ne demande qu'à ouvrir ses ailes de papillon pour s'envo-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

ler. Il règne une délicatesse infinie dans la mise en scène, cette façon très personnelle qu'a la cinéaste d'adoucir le réel, de le sublimer avec une pudeur discrète.

Depuis qu'Otar est parti cultive le non-dit pour mieux révéler l'intimité de l'âme, ce qui passe par le regard ou par le tactile. De petits îlots de tendresse se créent çà et là, lorsque Marina masse les pieds de sa vieille mère, par exemple. Ou lorsque la grand-mère s'octroie une parenthèse enchantée sur un manège. Il faut dire que la vieille dame à la malice de petite fille est incarnée par Esther Gorintin, découverte dans **Voyages** d'Emmanuel Finkiel. Du haut de ses 90 printemps, la toute jeune comédienne (elle a débuté sa carrière à 85 ans !) est irrésistible, toujours aussi fringante et touchante de coquetterie. Grâce à ses trois actrices, Julie Bertuccelli parvient à faire exister intensément ses personnages. Elle réussit un film lumineux, une émouvante approche de la vie au féminin dans la Géorgie d'aujourd'hui, qui ne manquera pas de rappeler un autre Otar... losseliani, auquel elle rend indirectement hommage.

Laurence Berger
www.commeaucinema.com

(...) Otar est parti en France. (...) Sa mère, Eka, interprétée par la délicate Esther Gorintin, est une vieille slave. Elle est d'une autre époque : la grande Russie et le français lui sont comme un idéal de la distinction. Elle vit sous le même toit que sa fille et sa petite-fille Ada, et partage avec cette dernière l'amour de la lan-

gue de Voltaire en lui faisant lire les lettres du fils prodige. Ainsi voit-on l'autre côté du miroir, ce qui reste une fois que le départ a eu lieu. Non pas l'extraordinaire de la découverte d'un monde nouveau mais l'ordinaire de celui qui n'est pas parfait, qui est l'ici, là où on rêve de l'Ailleurs. Entre ces deux pôles, la réalisatrice esquisse les questions cruciales de l'émigration et se concentre sur quelque chose de plus universel. A la question pourquoi quitter son quotidien et se couper de ses racines, elle préfère un pourquoi laisser les siens et quitter sa mère, comment faire pour couper le cordon ombilical.

Jalousé par sa sœur, car il ne se coltine pas la pénurie, le chômage et les coupures d'électricité quotidiennes, Otar est surtout présent par le vide qu'a créé son départ. Remplacé par le courrier et l'argent envoyé, il vit avant tout dans l'imaginaire de sa famille. Eka l'imagine tel qu'en son idéal, quitte à modeler ses souvenirs selon ses désirs. Parti ou disparu, cela devient bientôt la même chose car Otar meurt. De peur que la vieille femme ne le suive, trop choquée, sa fille décide de lui épargner cette nouvelle. Aussi doit-elle porter avec sa propre fille le poids de cette nouvelle et ses conséquences. Elle se prive et cache un peu d'argent dans les lettres françaises inventées par Ada. Qu'a-t-elle à y gagner ? demande bientôt la très fine réalisatrice. La perversion d'une telle démarche n'est pas à négliger, pourtant rien n'est trop lourdement montré.

Au-delà de la beauté irradiante des actrices mise en valeur par une lumière et un cadre parfait-

tement travaillés, la réalisatrice ose des plans chipés au documentaire, dont elle est d'ailleurs issue. Ainsi toujours les personnages semblent-ils en équilibre précaire. Bertuccelli ne bascule jamais dans le tragique, tout est filmé à une juste distance. Elle reste dans l'intime sans jamais être voyeur. Peut-être y aurait-il là un lien de parenté entre nombre de jeunes réalisatrices françaises - on pense notamment à Siegrid Alnoy qui vient de réaliser **Elle est des nôtres** mais également à Solveig Anspach... (**Haut les cœurs notamment**, en 1999) Toutes s'emparent de sujets intimes qu'elles filment sans emphase, qu'elles laissent aller jusqu'au bout de leur libre cours.

Anne-Laure Bell
<http://www.fluctuat.net>

Entretien avec la réalisatrice

Vous venez du cinéma documentaire. Votre capacité à saisir un geste ou un regard pour raconter les sentiments qui traversent et unissent vos personnages est-elle liée à votre expérience de documentariste ?

C'est possible. Ce que je trouve passionnant dans le documentaire, c'est que les gens qu'on filme inventent eux-mêmes des situations sans qu'on ait rien à leur demander. Il faut bien les choisir, mettre en place les circonstances, un procédé et une distance juste et les observer, les suivre, les mettre en valeur et faire confiance à son propre regard. D'une certaine manière, j'avais envie de retrouver cette liberté mais dans des situations de fiction. Ceci dit,

dans mon travail documentaire, je ne pousse jamais la porte de la vie privée, je filme simplement les gens, par exemple dans leur travail, et si c'est bien fait, l'intimité passe dans les visages, les attitudes, les mots, les non-dits. Mon désir de fiction était d'aller plus loin en m'accordant la liberté de filmer des personnages.

La grande différence entre la fiction et le documentaire, ce sont les acteurs...

C'est vrai mais ça ne partait pas d'un désir très différent.

J'ai filmé mes comédiens avec la même envie que j'avais de filmer les gens en documentaire sauf que là, je n'avais peur ni de la manipulation ni de la barrière de l'intimité. C'est si vrai que dès que je sentais qu'un acteur essayait de jouer, ça me cassait toute émotion. J'avais du plaisir à filmer les dialogues mais je me méfiais, j'avais peur que ça sonne faux.

Quelle est l'origine de cette première fiction ?

Au départ, **Depuis qu'Otar est parti...** était une histoire vraie qu'une amie m'avait racontée. C'était à la fois vrai et tellement romanesque que ça m'a donné le désir de m'y projeter.

Et puis aussi c'était une histoire sur laquelle je ne pouvais pas faire un documentaire, l'intimité était trop forte. Donc je me suis lancée dans une autre sorte de narration... Et nous avons bien sûr transformé les faits, réinventé l'histoire, la fin, les personnages.

Comment le projet s'est-il développé ?

J'ai parlé de mon idée à Yaël

Fogiel et on a trouvé de l'argent pour écrire. C'est Bernard Renucci, un scénariste avec lequel j'avais souvent travaillé en documentaire qui a écrit les trois ou quatre premières versions dans un incessant aller-retour entre lui, la productrice et moi. Et puis après l'obtention de l'avance sur recettes, j'ai retravaillé seule puis avec Roger Bohbot pour reprendre le texte à mon compte, l'adapter et le restructurer.

Et pourquoi la Géorgie ?

Je suis allée travailler six mois en Géorgie sur un film de Otar Iosseliani et je suis tombée amoureuse du pays, comme j'étais auparavant tombée amoureuse de ses films. C'est un pays vraiment attachant, au carrefour de l'Eurasie. Un pays soumis à des tas d'influences contradictoires : caucasiennes, russes, européennes, orientales. On ressent tout cela à Tbilissi qui est une ville magnifique, pleine de charme malgré sa décrépitude et sa fragilité. C'est moins âpre qu'en Russie. Les gens y sont extrêmement chaleureux. Je m'y sentais comme chez moi. C'est peut-être lié à mes origines méditerranéennes. Les Géorgiens ont connu une histoire mouvementée et beaucoup de misères mais ils gardent toujours le meilleur.

J'ai aimé la Géorgie sans me dire que j'allais y tourner un film mais quand m'est venue cette idée d'histoire, il était évident pour moi que ça devait se passer là-bas. D'abord parce que la dramaturgie allait me permettre de parler de manière plus intense de ce pays passionnant. Et puis j'avais envie de parler de la France mais pas de faire un film sur la France

vue de l'intérieur. Je voulais traiter de l'imaginaire étranger, jouer du décalage, tourner une fiction loin de chez moi mais parler de moi avec cette distance, la distance d'un regard autre.

D'où vient cet amour que la famille d'Ada porte à la France ?

La Géorgie est un pays qui a un long passé méconnu avec la France. Beaucoup de Français y sont allés, s'y sont même installés, il y a eu beaucoup d'échanges. Les Géorgiens sont fascinés par la culture française. Tous les pays d'influence russe sont un peu comme ça. Mais je ne voulais pas pour autant faire un film francophile. Je voulais moins parler de la France que de l'amour pour un pays rêvé, avec tout ce que cela peut engendrer comme déceptions.

Mais le cœur du film, c'est d'abord ces trois générations de femmes ?

Oui, l'idée était de parler des relations entre ces trois femmes échouées dans ce pays qui oscille entre transformations et régression. Je voulais que Eka, Marina et Ada soient au même niveau, qu'il n'y ait pas de personnage principal.

D'une certaine manière, elles sont un même personnage, la même femme à trois étapes de la vie. Et puis, cette famille est une famille sans hommes. Les hommes sont récusés, mis de côté. En Géorgie, quand les hommes n'arrivent plus à assurer la quotidien, les femmes prennent en charge les responsabilités. Otar n'est pas le seul absent. On évoque aussi le père d'Ada, mort en Afghanistan, un père qui était peut-être russe,

on ne sait pas vraiment... Pour moi qui suis issue d'un univers familial plutôt matriarcal, je pouvais y mettre beaucoup de ma propre vie, parler des rapports mère-filles qui m'ont structuré ou déstructuré...

Le film s'ouvre sur une scène muette autour d'un gâteau. Sans un mot, tout est dit de ce qui unit ces trois femmes...

Cette première scène n'était pas dans le scénario, on l'a complètement improvisée. C'était simplement l'envie de les mettre ensemble toutes les trois, un dimanche, dans le silence.

Elles se baladent, elles n'ont rien à faire et rien à se dire... C'était le dernier jour du tournage en Géorgie, il n'y a eu presque rien à dire aux comédiennes, elles étaient devenues les personnages.

Comment s'est passé le casting ?

Au départ, mon souhait était de trouver trois Géorgiennes. Au bout du compte, il n'y a que Marina, la mère, qui soit jouée par une actrice géorgienne : Nino Khomassouridzé.

En Géorgie, il y a une grande tradition d'acteurs de théâtre. Nino est une forte femme, elle est très sensuelle, très belle. J'ai été très émue de découvrir, plus tard, qu'elle avait elle-même vécu une histoire tragique proche de celle du film. Pour le rôle d'Ada, Stéphane Batut, qui s'occupait du casting a entamé des recherches en France et en Géorgie. Le casting a vite viré au casting

sauvage et on a vu des dizaines des jeunes filles parlant français surtout en Géorgie, mais on n'a pas trouvé notre perle rare. En élargissant les recherches vers la Russie, le russe étant très répandu en Géorgie, il m'a rapidement présenté Dinara Droukarova qui vit à Paris. Pour ceux qui s'en souviennent, elle jouait dans **Bouge pas, meurs et ressuscite** de V.Kanevski, un de mes films fétiches. J'étais donc vraiment émue de la rencontrer. Dinara est russe d'origine mongole... Au départ, dans le scénario, le personnage d'Ada avait du mal à être féminine, elle faisait sa crise d'adolescence à 25 ans, c'était quelqu'un d'un peu rude, une fille un peu grosse, mal dans sa peau. Dinara a du charme et il a fallu que je m'adapte à son corps filiforme. Finalement, le mal-être du personnage passe par sa silhouette originale et son aspect buté et intense...»

Et Eka, la grand-mère ?

J'avais adoré Esther Gorintin dans **Voyages**, le sublime film d'Emmanuel Finkiel. Mais j'étais angoissée à l'idée que les gens y voient une référence. De plus j'aurais préféré trouver une femme géorgienne francophile qui aurait eu l'authenticité du personnage et qu'on n'aurait jamais vue ailleurs. Finalement, après des longues recherches et des rencontres incroyables, Le choix d'Esther s'est imposé. C'est une comédienne hors pair. Esther a 90 ans. Pour elle, ça n'a pas été simple de partir en

Géorgie pour un tournage de deux mois. Mais elle a été formidable, toujours concentrée, professionnelle, infatigable...elle a adoré le pays et elle a tellement apprécié la gastronomie locale qu'elle a pris cinq kilos !

Dossier de presse

La réalisatrice

Fille du réalisateur Jean-Louis Bertucelli.

Julie Bertucelli commence sa carrière comme assistante à la réalisation auprès de réalisateurs de renom à l'instar de Otar Iosseliani ou encore Krzysztof Kieslowski. Par la suite, elle réalise plusieurs documentaires qui sont tous très reconnus. **Depuis qu'Otar est parti** est son premier long métrage.

Filmographie

Documentaire :

Un métier comme un autre 1994

La Fabrique des juges 1997

Courts métrages :

Une liberté ! 1994

Bienvenue au grand magasin 1999

Long métrage :

Depuis qu'Otar est parti 2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Positif n°509/510, 511

Cahiers du Cinéma n°582

Pour plus de renseignements :

tél : 04 77 32 61 26

g.castellino@abc-lefrance.com